

# **REVES DE GARNIS ET PROPOS DE PALACES**

**L'HOTELLERIE DES ALPES-MARITIMES  
AU TRAVERS DE QUELQUES PAGES LITTERAIRES**

**Par Jean-Paul POTRON**

"A mi-chemin entre Marseille et la frontière italienne, on rencontre, sur l'aimable rivage méditerranéen, un vaste hôtel de luxe aux murs teintés de rose. Des palmiers bien stylés éventent la façade échauffée de soleil, devant laquelle s'étend une étincelante petite plage. C'est depuis peu devenu un lieu de rendez-vous pour nombre de gens à la mode. Il y a dix ans, le départ, dès avril, de la clientèle anglaise laissait l'hôtel presque désert. Maintenant, de nombreuses villas ont été bâties alentour. Mais, au moment où débute cette histoire, c'est à peine si une douzaine de maisons dressaient leurs tourelles vétustés, comme des nénuphars parmi la verdure des pinèdes entre Cannes et *l'hôtel des Etrangers*, appelé aussi hôtel Gausse.

L'hôtel avait une plage dorée, étendue à ses pieds comme un tapis de prière. Dans la lumière du petit matin, l'image lointaine de Cannes, le rose et le crème des vieux remparts, les Alpes violettes barrant le seuil italien projetaient à travers le golfe leurs tremblants reflets qui vibraient au gré des ondes agitées par les plantes marines du bord de l'eau(...)

Des hommes de peine s'interpellaient dans la cour de l'hôtel...

Au-dessous de la balustrade, une vieille buick rôissait sur l'allée de l'hôtel(...)

Il n'y avait d'activité que sur la plage. Trois nurses anglaises tricotaient, mettant en sweaters et en chaussettes toute la tradition de l'Angleterre victorienne des années 40, 60 et 80, sur un accompagnement de petits cancans aussi réglé qu'une incantation." (1)

Ainsi s'ouvre le roman de Francis Scott Fitzgerald, *Tendre est la nuit*. En 1926, Scottie et sa femme Zelda tombèrent sous le charme de la villa Saint-Louis à Juan-Les-Pins, non loin du phare de la garoupe, villa devenue *l'hôtel Belles-rives* dans les années trente. En ce temps-là, Juan était une sorte de villégiature pour les résidents de Long Island. La présence de ces riches américains transforma ce lieu devenu depuis célèbre. Seule la magie de telles pages peut nous en faire respirer le parfum évanoui.

La mélancolie qui enveloppe des demeures et des jardins désormais bien transformés, souvent disparus, le talent de l'écrivain qui colore toujours une réalité qui n'est, la plupart du temps, qu'un tremplin pour son imagination, ont longtemps rendu et rendent parfois la littérature suspecte aux yeux de l'historien. S'il est vrai que le texte littéraire n'est pas un simple procès-verbal, mais une réalité subjective, il n'en véhicule pas moins la perception du monde qui désire s'exprimer et témoigner pour des motifs et vers des buts très divers. Dans tous les cas d'écriture cependant, du chef-d'œuvre au roman de gare, nous sentons se dégager un air du temps, celui d'une époque révolue qui nous est chère, à nous lecteurs partiaux qui ne demandons qu'à retrouver le charme de ce temps-là.

La littérature au sens large peut également constituer une source d'informations supplémentaires pour l'historien : décors de salles de fêtes, bruits de couloirs, atmosphère d'une soirée donnent une épaisseur aux faits et aux chiffres bruts. La vie des hôtels de la Côte d'Azur apparaît fréquemment dans de nombreux livres dont l'action se déroule dans cette région. Rappelons ici que la Riviera est devenue dès la fin du Second

Empire un pôle attractif pour le monde entier, un rêve de voyage et de séjour. Ce site parle à l'imaginaire. Bien des écrivains y viennent en villégiature, beaucoup louent des appartements meublés, d'autres préfèrent l'hôtel ou la pension : Anton Tchekhov au Beau Rivage, André Gide à VAdriatic, Jean Cocteau au Welcome, Colette au Majestic, etc. Cette littérature où l'hôtel, du garni jusqu'au palace, apparaît, et celle d'écrivains étrangers à la région, bien peu d'autochtones ayant été mêlés à cette vie.

Parmi ces écrits, nous pouvons distinguer :

Les guides et les récits de voyage. Ce sont des invitations à la découverte, des ouvrages documentaires servant à renseigner le touriste avant et pendant son séjour.

Les journaux et les mémoires d'hommes de lettres qui nous confient leurs sentiments et leurs souvenirs. Proches de l'autobiographie, ils offrent le point de vue subjectif de leurs auteurs.

Les romans et les oeuvres de fiction où des personnages plus ou moins imaginaires sont mis en scène dans une réalité adaptée selon les desseins de leurs auteurs.

Voici un aperçu de quelques textes significatifs illustrant ces trois genres. Puissent-ils vous convaincre de la richesse, de la variété et de la saveur d'un héritage souvent oublié et encore trop peu exploité.

Pour l'histoire de l'hôtellerie, les guides de voyage fournissent une documentation de première importance. Ils se développent en même temps que l'hôtel et que le chemin de fer qui donnent naissance au guide-indicateur : les Murray, Chaix, Joanne et Baedeker. Leurs éditions successives nous indiquent quels sont les nouveaux hôtels, les hausses de prix, les prestations et les changements. A la fin du dix-neuvième siècle, le Baedeker devient synonyme de guide. Son introduction générale est très bien conçue, notamment ses recommandations aux voyageurs :

"Les premiers hôtels des grandes villes de France sont naturellement bien organisés, mais il n'en est pas toujours ainsi des autres. Leurs lits sont sans doute encore généralement bons et propres et leur table d'hôte est au moins passable; mais ils laissent bien à désirer pour le reste. Même dans beaucoup de prétendus "grand hôtels", certaines pièces communes sont d'une malpropreté repoussante. La faute n'en est pas toutefois seulement aux hôteliers ni à leur personnel, mais aussi à bien des voyageurs, qui devraient avoir honte de se respecter si peu.

Le mieux est donc, en province, de choisir les premiers hôtels mais il ne faut pas toujours s'en rapporter au nom, car c'est souvent un( manie d'appeler même une auberge un "grand hôtel" (...)

On vous offre rarement du premier coup la meilleure chambre ou la moins chère, et il est bon de faire son choix. Dans les grands hôtels, il n'est pas rare que les gens modestes soient logés dans les combles et mal servis, sans que leur note en soit plus modérée. Dans les endroits où il y a foule surtout, le voyageur de passage fait toujours bien de se faire montrer immédiatement la chambre qu'on lui destine.

Les prix des chambres varient habituellement entre 1 fr.50 et 3 fr., tout compris. Il n'y a guère d'exceptions à faire que pour les grandes villes, les villes d'eaux, les bains et les stations d'hiver, dans la saison. Là, il est très prudent de s'informer des prix d'avance. Le petit déjeuner, de café au lait, avec pain et beurre, coûte d'habitude 1 fr. - 1 fr.25; le second déjeuner, vers 11 h., 2 fr.50 à 4 fr.; le dîner vers 6 h., 3 à 5 fr., vin compris, sauf dans certaines villes, comme Cannes et Nice, où l'on exploite aussi maintenant le voyageur en comptant la boisson à part, car le repas revient toujours plus cher. La table d'hôte n'est pas d'habitude obligatoire, mais on ne saurait guère, en province, être mieux servi au restaurant, et on ne s'en dispense pas. Quelquefois, du reste, le prix de la chambre est plus élevé si l'on ne prend ses repas à l'hôtel. Aussi est-ce assez l'usage d'y compter à la journée, de 8 à 12 fr. pour la chambre, le second déjeuner et le dîner, ce qui accorde l'avantage d'une petite réduction." (2)

Pour chaque grande ville, les hôtels sont présentés quartier par quartier. Aux renseignements pratiques s'ajoutent parfois quelques remarques ; ainsi pour ces hôtels de Nice :

"*H. des Etrangers*, bien tenu et très fréquenté par les voyageurs. de comm. (...) Au N. , au delà du chemin de fer : *Gr. H. Windsor*, rue Valentine, non loin de l'avenue Malausséna, nouveau, de 1er ordre; *H. St-Barthélémy*, sur une colline hors de la ville, avec parc; *Riviera-Hôt.*, boul. de Cimiez, grande maison neuve, avec jardin." (3)

Les grands hôtels de la Côte d'Azur trouvent généralement grâce dans le Baedeker vers 1890, mais le voyageur pouvait rencontrer quelques surprises et même dans les plus grands palaces, comme le jeune Marcel Proust qui, en 1897, descend au *Casino des Fleurs* à Cannes. Nous trouvons un écho de ce séjour dans la *gazette des tribunaux* du 29 juillet de la même année (4). En substance, Proust réclame des indemnités de dommages et intérêts à l'hôtel parce qu'il s'est cassé le bras dans les water-closets du palace. La défense allègue que s'il ne s'était pas juché sur la cuvette, il ne serait pas tombé sur le carrelage. Le plaignant répliqua qu'il n'avait fait que suivre l'exemple commun au vu de l'état d'extrême répugnance des lieux.

En décembre 1924, les deux jeunes filles du grand peintre polonais Wojciech Kossak, Maria et Magdalena, connaissent quelques désagréments lors de leur arrivée à Nice. A la gare "un rabatteur conseille aux deux sœurs un hôtel-villa-pension très-comme-il-faut où l'on parle polonais. Très vite elles se rendent compte qu'il s'agit d'un hôtel de passe et sortent en courant. "Elles prennent alors un taxi qui les conduit à "*l'hôtel Marina*, placé sur la Promenade des Anglais en face de la mer bleue et calme. C'était un hôtel de deuxième catégorie, mais élégant et confortable." (5)

Ce sont encore Eisa Triolet et Louis Aragon qui se réfugient à Nice fin 1940, à la pension *Célimène*, maison discrète de la rue de France où de petits appartements meublés et loués font façade honorable, les rendez-vous d'amour constituant alors l'essentiel des activités de l'hôtel. C'est dans ce "garni capitonné" qu'ils passent le réveillon du 31 décembre 1940 avec Pierre Seghers, qu'Aragon commence *Aurélien*, qu'Eisa poursuit son *Journal* et écrit *Mille regrets*, *Cheval blanc*. Mais la police ne cesse d'ennuyer la propriétaire pour qu'elle épie ses clients et rapporte leurs propos. Le couple "déménage alors pour les Ponchettes où ils vont rencontrer Henri Matisse. (6)

La plupart des guides nationaux et internationaux multiplient les conseils de prudence dans le choix des hôtels et dans l'organisation du séjour. Le *Guide Conty* à la mode dans les années 1890-1900 prodigue des recommandations pratiques sur un ton humoristique :

"Comme conséquence de la douceur du climat, on est exposé sur le littoral, à certaines époques de l'année, à la piqure désagréable des moustiques, petits insectes nocturnes qui s'attaquent, comme des vampires, aux chairs tendres et fines, et qui sont particulièrement insupportables la nuit. Avis aux dames.

Pour se défendre contre les attaques de ces parasites, on a très heureusement imaginé la moustiquaire, sorte de voile, en gaze ou en mousseline qui encadre et recouvre le lit et le fait ressembler à une vaste cage, mais qu'il faut avoir bien soin de tenir hermétiquement fermé dans le jour, pour que les moustiques ne s'y emprisonnent pas traîtreusement.

On peut aussi employer contre eux les pastilles au nitrate de potasse, dites Fidibus, que l'on brûle le soir dans la chambre comme des pastilles du sérail, et qui répandent, en se consumant, une fumée somnifère très intense et suffisante pour rendre les moustiques complètement inoffensifs; ces pastilles se trouvent chez tous les pharmaciens.

Mais ce que je vous recommanderai surtout, c'est de ne jamais allumer votre bougie avant d'avoir fermé votre fenêtre, car la lumière a le don d'attirer ces petits insectes à l'instar des papillons." (7)

Les guides édités sur place s'avèrent souvent de simples indicateurs ou bien de longs éloges pour la région. De façon générale, ils s'attardent peu sur les hôtels. Le Nice sans voile de 191<sup>^</sup>. paru aux éditions Grain de sel tient lui, plus du pamphlet que du guide et semble exceptionnel dans la production locale. On y trouve d'intéressantes remarques sur les coursiers :

"Un fléau de la rue, c'est la multitude de chasseurs d'hôtel, à bicyclette. C'est incalculable ce que ces gamins galonnés occasionnent d'accidents, à cause de leur folle vitesse. Il est aussi dangereux de confier à des enfants une bicyclette qu'un revolver... Dans la seule saison de 1912, trois cent quatre-vingt quatre accidents ont été occasionnés par des chasseurs cyclistes. (8)

Le ton comme la forme s'apparentent à ceux de la presse. Il s'agit peut-être de la publication dans un tiré-à-part d'articles critiques d'un journaliste. Une chronique plus ancienne de *l'Eclaireur de Nice* de 1898 illustre également cette vie affairée dans les rues de la Nice hivernale :

"Tarara! Le valet de pied à la livrée du *Régina Palace* ou de *l'Excelsior Hôtel*, du haut des mail-coaches à banquettes, signale de sa longue trompette, sur la place Masséna, le passage de sa voiture attelée à quatre. C'est l'heure du retour aux hôtels. La caisse jaune ou verte de mail se garnit de voyageurs comme le pampre se couvre de grappes en été. Que le son du tuba sur ces impériales retentit allègrement aux oreilles! dans nos rues grouillantes par ces splendides après-midi de décembre! l'annonce, héraut symbolique, la saison reprise. Nice a retrouvé sa bruyante vie d'hiver, traversez vers les trois heures la place du Casino, grelots de cycles, galops de fiacre, cornes d'automobiles, gourmets d'attelages rumeurs, tumulte, effarement! On l'a déjà baptisée, cette place, le carrefour des Ecrasés." (9)

Rappelons enfin que l'une des attractions principales pour la Riviera au début du dix-neuvième siècle était la salubrité de son climat. Des ingénieurs et des médecins ont alors publié de nombreux essais et guides climatologiques, climatothérapeutiques indiquant les sites les adéquats à telle ou telle affection particulière. On y trouve des descriptions des hôtels niçois, notamment ceux du quartier de la Croix-de-Marbre, tel cet extrait de l'Essai sur les agréments et la salubrité du climat de Nice par Pierre Richelmi en 1822.

"Ce quartier se signale par les jeux de billard, les cafés, et les auberges y existants et par un nombre très considérable d'hôtels garnis très spacieux, très confortables, très élégants et fort bien peints à fresque en dehors, destinés à loger les étrangers qui viennent tous les ans passer l'hiver à Nice. Ces hôtels délicieux qui s'élèvent au milieu des forêts de limoniers, de bigarradiers, de cédratiers et d'orangers, en pleine terre, ont vue, à l'est, sur l'aspect ravissant de la ville. (...)

Ces hôtels ont la plupart des galeries ou des terrasses, appelées par les gens du pays des Belvédères, qui donnent sur la mer, sur les jardins, et qui offrent à l'amateur du beau toutes ces vues à la fois." (10)

Ce ton qui est encore celui du dix-huitième siècle, cette époque qui est celle de la ville-jardin rapprochent un tel texte des récits et des journaux de voyage. Ces derniers sont plutôt contemporains de l'auberge; le voyageur y est aussi le narrateur. Il nous invite à suivre ses pas, à découvrir et à admirer les paysages et les villes traversées. Ainsi, l'astronome Eugène Le Français de La Lande écrit, lors du retour de son voyage en Italie en 1766, à propos du même quartier de la Croix-de-Marbre :

"Le principal faubourg est celui de St-Jean-Baptiste. Celui de la Poudrière est moderne, ainsi que le faubourg appelé La Croix-de-Marbre, qui en est un prolongement très étendu, le long de la mer. C'est là principalement que logent les étrangers, qui sont attirés par la beauté du climat, et partent l'hiver à Nice. Leur affluence a engagé les habitants à construire et meubler un grand nombre de maisons, destinées uniquement aux étrangers. Elles sont presque toutes isolées entre cour et jardin, ayant vue sur la mer d'un côté, et de l'autre, sur une campagne enchantée, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un jardin; on loue ces appartements pour la saison, c'est-à-dire, du mois d'octobre au mois de mai; on peut avoir une chambre garnie à un louis, et il y a des appartements depuis quinze louis jusqu'à cent, et même cent cinquante. Les propriétaires fournissent le linge et même l'argenterie, mais en petite quantité, et d'une valeur ordinairement très médiocre." (11)

D'autres étrangers à la région se fixent à Nice comme l'érudit prussien J.H.T. Steinbrück qui décide de ne pas quitter les Alpes-Maritimes pendant l'été 1880 et de remonter la vallée du Var en voiture avec sa famille pour y trouver le frais. Afin de convaincre d'autres hivernants du bien-fondé de son entreprise/et de les faire profiter de son expérience estivale, il tient un journal précis :

"A midi, nous arrivions à l'Auberge du Plan-du-Var. Nous nous y sommes arrêtés pendant deux heures, vu le besoin qu'avaient les chevaux de respirer et de se reposer un peu. L'Auberge n'offre rien qu'un abri contre le mauvais temps; ma famille ayant demandé, en effet, à voir une chambre, la description qui m'en fut faite suffit pour me décider à établir notre campement sous un arbre magnifique où l'on sentait la délicieuse fraîcheur des bords du Var. (...) Le pain et les oeufs nous parurent avoir bien meilleur goût qu'à l'hôtel d'Angleterre." (12)

La qualité de l'Auberge est bien la preuve que peu d'étrangers s'aventuraient dans l'arrière-pays niçois. Ils préféraient le confort et le luxe de la côte.



Les récits et plus encore les guides de voyage cherchent avant tout à informer leurs lecteurs, à les conseiller en leur faisant suivre un parcours. Les mémoires, le journal sont, eux, le reflet d'une personnalité qui s'attache à nous montrer les détails qu'elle a remarqués en toute subjectivité. Cette partialité est colorée par l'épaisseur du vécu. Dans ce genre protéiforme se trouvent des livres aussi différents que les *Lettres* si critiquées de Tobias Smollett, les ouvrages documentaires sur une ville ou une région comme *Au gai royaume de l'Azur* de Pierre Dévoluy et Pierre Borel, *Méditerranée, mer des surprises* de Paul Morand.

L'archétype à succès de ce genre reste *La Côte d'Azur* de Stephen Liégeard paru en 1887. L'auteur y distribue éloges et critiques à la volée, fait de l'esprit tout en décrivant minutieusement la plupart des sites et des édifices. Voici sa vision de l'actuel *Grand Hôtel du Cap d'Antibes* :

"L'Hôtel-Soleil, vu de si loin et de tant de côtés, est là pour vous accueillir. Construit sous les inspirations de M. de Villemessant, avec la pensée très humanitaire qu'il pourrait devenir le rendez-vous des artistes et des lettrés malades, ce vaste quadrilatère rappelle par son silence le château de la Belle-au-bois-dormant. Ouvert, puis fermé, rouvert et refermé pour se rouvrir encore, il passe par des alternatives de vente et d'achat, d'espoir et de désespérance, véritablement singulières. La malchance lui en veut, la faillite veille à ses barrières. Un jour fut où cette terrasse impayable se payait moins de 80 000 francs. Avec ses ailes en retour, sa façade double, sa cour royale, son perron d'honneur, ses jardins descendant à la plage, un tel géant né demanderait pas moins qu'une migration du Nord l'envahissant, pour renaître à la vie. Un lycée, un hospice, une maison de santé - selon le vœu du fondateur - y seraient idéal... Et ce palais restera souvent celui de la mauve et de l'ortie, jusqu'au jour où, entouré de sa famille, suivi de ses serviteurs, quelque lord bien inspiré prendra fantaisie de venir comme dans le conte, rendre l'âme au cadavre de pierre.

Le style fleuri du sous-préfet qui cultive la nonchalance et la distanciation est émaillé de piques. La chronique souvent acerbe est en vogue à la fin du dix-neuvième siècle. Nombre de journalistes stigmatisent la région ainsi que ses mœurs et cet "épinglage" se poursuit jusque dans l'entre-deux guerres avec Albert Flament ou bien Maurice Prax dans *Sur les bords de la Riviera* en 1933 :

"Voici au hasard, un palace. Il est en stuc ou en ciment. Il peut même avoir été construit avec des pierres. Dans ce palace passe, danse, mange, boit et dort la clientèle ordinaire des palaces. Des Anglais et des Anglaises, des milliardaires de Chicago, des rajahs, des industriels. De l'Europe centrale, des princes balkaniques, des financiers hollandais, des stars de cinéma, des Parisiens de Paris et des Parisiens de Jérusalem... Il y a des dîners de gala toutes les semaines. Il y a des portiers sanglés dans de longues tuniques brodées d'or. Il y a des jolies femmes et" des vieilles dames d'une attendrissante coquetterie. Il y a des pékinois et des fox à poil dur qui jappent dans le hall et galopent sur les tapis épais. Il y a des riches très riches, et qui n'en ont pas l'air. Il y a de faux-riches, de fausses-riches qui mènent un train vertigineux, qui jouent des millions au baccara mais qui ne paient pas toujours régulièrement "leur note de semaine". Il y a des excentriques, des neurasthéniques, des amoureux, des aventuriers, des lords, des ducs, des enrichis et des décaqués des bons-vivants et des snobs, des gens d'affaires et des oisifs...(14)



Bien éloigné de cette démonstration ironique nous apparaît le journal intime du photographe Jacques-Henri Lartigue. Ce journal n'était pas destiné à la publication et il montre toute la fraîcheur d'un premier jet sans l'afféterie du style. Hôte fréquent de la Côte d'Azur, Lartigue a multiplié les notes personnelles sur les hôtels où il a donné ses premiers rendez-vous, l'hiver 1917 :

"4 heures de l'après-midi : Nice! J'ai trouvé une petite chambre à l'*Hôtel Atlantic*, boulevard Victor-Hugo, mais c'est à l'*Hôtel Ruhl* que je serai le plus souvent : c'est la ruche de toutes les femmes jolies et du monde chic. Les gens entrent, sortent, circulent à l'intérieur - ceux qui y logent ou qui viennent déjeuner, prendre le thé ou dîner en écoutant les tziganes. Ils grouillent comme des abeilles à la porte de la ruche. Brisgand est là avec ses fameux portraits exposés dans un des salons. J'ai rencontré d'autres amis. Déjà Letellier m'a invité à aller demain chez sa soeur la baronne de Forest, au château de la Garoupe à Antibes. (...)

Même jour : "NICE. Ca y est, j'y suis. Elle habite l'*Hôtel Négresco*, plus loin que le *Ruhl*, sur la promenade des Anglais. C'est là, maintenant, que toutes les jolies femmes et les gens chics viennent au thé dansant; là que je vais habiter aussi, dans une petite chambre pas trop chère, tout en haut, très simple, qui me plaît beaucoup. (...)

8 heures du soir : Je me sens assez chic. Je vais à pied au restaurant de l'*Hôtel Savoy*. En le traversant, j'aperçois beaucoup de têtes connues et beaucoup d'autres appartenant à des gens que je connais. Jean Guitry, le frère de Sacha, Verneuil, l'auteur dramatique, Letellier et la petite femme blonde dont il m'avait parlé à Paris, après avoir fait sa connaissance dans le métro : Jacqueline Campbelle, baptisée "Jacko". (15)

Ce rythme allègre, cette soif de vivre étaient ceux de la jeunesse sportive et dorée des années Vingt-Trente qui vivait à l'hôtel, à Nice, à Paris ou à Deauville.

La littérature de fiction ne retient, la plupart du temps, que cette vie insouciant liée à la vie en hôtel. C'est le temps des vacances, celui des voyages de noces.

Ainsi le roman à l'eau de rose de Gabrielle Réval; *Le Royaume de printemps*, s'ouvre-t-il sur l'arrivée de jeunes mariés à *l'Excelsior-Régina* de Cimiez :

"Nous habitons Cimiez, dans un de ces hôtels modernes où Salomor aurait pu se loger lui et ses sept cents femmes. Vous voyez d'ici le monument, haut comme une falaise.

A l'intérieur, une kyrielle de salons, de rotondes, de halls, de boudoirs, de fumoirs, de billards, d'écritoires, où des Turcs, des Persans, des Indiens, des Anglais en culotte rouge, des Allemands en tunique noire et des Français en habit se précipitent pour vous servir. (...)

Les sept cents chambres s'alignent par files l'une sur l'autre jusqu'au huitième étage. André et moi avons choisi le septième à cause de la vue, à cause du prix aussi, et puis parce que les amoureux ont coutume de se percher sur la plus haute branche, pour y rossignoler tout seuls. (16)

Dans l'imaginaire collectif comme dans la réalité, la Côte d'Azur est associée à l'Amour. Aussi, bien des romans tournent-ils autour de ce sentiment qui permet d'infinies variations autour des amours légitimes ou illégitimes. Chez Jean Marèze, le frère de Francis Carco, l'amour prend d'autres formes que chez Gabrielle Réval. Dans *L'Apprenti gigolo* de 1927, il nous montre comment le héros, Jean, réussit par les femmes à se hisser de l'hôtel médiocre au palace. Comme dans tout roman d'initiation, le premier décor est peu engageant, mais la vie semble pleine de promesses :

"Depuis qu'il avait quitté Lucienne, Jean occupait une chambre dans un hôtel de troisième ordre situé à l'extrémité du boulevard Carabacel. La fenêtre donnait sur le lit désolé du Paillon et Jean entendait, le matin, les lavandières heurter le linge mouillé de leurs coups de battoir.

Mêlés à la rumeur confuse qui émanait du quartier tout proche, ces bruits éveillaient Jean. Se couchant d'assez bonne heure, il se sentait très dispos. Dehors il faisait beau : le soleil pénétrant dans la petite chambre, éblouissait les grands barreaux de cuivre du lit. Jean se levait tranquillement, sonnait le garçon pour le café au lait et commençait sa toilette. (17)

Dans les oeuvres littéraires liées à la Côte d'Azur, la vie en hôtel se caractérise souvent par les dérives d'un bar américain à l'autre, par les errances nocturnes de riches oisifs, par l'alcool fort et par les désordres sentimentaux. Le même Jean Marèze montre ces décors où les hôtes de passage se sentent à la fois chez eux et nulle part dans *Nice la belle, ses beaux et ses belles* :

"Pour la troisième fois le barman bâilla à se décrocher la mâchoire et me décocha un regard furibond, indigné qu'il était de demeurer à son poste pour le bon plaisir d'un seul client. Blotti au fond d'un moelleux fauteuil de cuir vert je vidais lentement un brandy flip, le quatrième depuis minuit, sans me résoudre à regagner ma chambre. Ce petit bar circulaire, perdu dans un coin de l'hôtel, me plaisait. Je m'y sentais chez moi. Le miracle des bars est de présenter, à Paris, à Londres, à Berlin comme à Nice, une atmosphère qui ne varie guère et dans laquelle le voyageur se retrouve devant d'identiques comptoirs d'acajou aux barres de cuivre, de pareilles étagères où s'entassent des flacons, de petits drapeaux de soie, des pailles et la statuette du "White Horse", tandis que les barmen eux-mêmes se ressemblent comme des frères." (18)

Il existe également une clientèle moins fortunée et moins extravertie. Jean Lorrain a écrit, vers 1900, Hélié, garçon d'hôtel. Ce sont les confidences du valet Hélié à son ancien maître Monsieur Jacques. Hélié faisait la saison d'hiver à Nice avant de finir sur le pavé de Paris à la suite de plusieurs déboires liés à la précarité de l'emploi de domestique :

"Tout mon hiver, je l'avais passé cahin-caha à Nice, me débrouillant, en père peinard, dans une petite pension de famille du quartier des Baumettes : une pension pour Allemands et Anglais, bon marché, clientèle honnête, sans gros pourboires mais pour être tranquille. Ah! j'étais bien tranquille. Pour un service facile, j'en avais un de service facile à l'hôtel de Munich Pensionnaires à neuf francs par jour, un tas de vieilles dames à besicles et de jeunes filles montées en graines, sanglées, comme des parapluies, dans des manteaux caoutchoutés : une clientèle que je connais depuis longtemps. Ça fait son déjeuner sur une lampe à esprit de vin, ça nettoie ses gants à la benzine et ça lave ses mouchoirs dans la cuvette; les hommes cirent leurs chaussures eux-mêmes sous prétexte qu'on ne sait pas les arranger, mais on connaît le pourquoi de leurs trucs : à leur départ, nib d'étrennes, et les larbins dessalés n'y traînent pas dans ces boîtes-là. D'ailleurs, il n'y avait, dans le service, que des gavots et des gavottes, gens de la montagne, qui, chez eux, ne connaissent pas le goût de la viande et qui sueraient sang et eau pour un morceau de salé, et je peux pas dire qu'on était mal nourri au Munich, on en avait sa suffisance. J'étais le seul à la roue de la maison, je faisais le service de table, mais j'avais mes conditions : j'avais toutes mes soirées à partir de dix heures, et je ne ferais jamais les corvées de nuit; j'avais pris la place comme une cure, une cure d'hivernage. Ah! j'ai assez trimé dans ma chienne de vie, et puis ma liberté des soirs c'était mes petits bénéfices, j'avais assez traîné l'allée de la gare et les rues du port, pour pouvoir rendre de vrais services aux étrangers en mal d'aventure; j'en avais piloté plus d'un dans les bouges du quartier Risso et les buvettes du port, des Américains et des Russes surtout, et les Russes, c'est des chouettes clients, l'argent leur glisse des doigts. J'avais donc passé un bon hiver, mais à la fin d'avril, quand le monde remonte à Paris, les clients commencèrent à se défiler, et *l'hôtel de Munich* ferma. Clôture sur toute la Riviera, et je me retrouvais à la rue. Me placer en maison bourgeoise, ça c'est au-dessus de mon endurance." (19)

Montrer la vie d'une modeste pension à travers le regard et les paroles d'un domestique s'avère un point de vue original qui permet l'emploi d'un vocabulaire familier. Les fréquentations de Jean Lorrain l'avaient accoutumé à ces personnages ainsi qu'à leur gouaille. Nice abondait en petites pensions avant 1914 qui accueillait des employés, des retraités et des personnes peu fortunées mais de qualité comme Frédéric Nietzsche à la pension de Genève en 1884.

La poésie n'offre que rarement des références hôtelières. Seul, le poète niçois Dominique Durandy qui était aussi conseiller général de Villefranche a consacré un chapitre de ses *Petits feuillets* de 1908 au *Grand Hôtel du Cap Ferrât* qui venait d'ouvrir ses portes. On y retrouve la prose lyrique imprégnée d'images néo-parnassiennes en vogue dans la poésie descriptive depuis la fin du dix-neuvième siècle.

"Tout au bout de l'admirable promontoir du Cap-Ferrat et juste au point où la roche grise teintée de rouge s'avance dans la mer immense comme une proue gigantesque, la Compagnie des Centres de Tourisme automobile a fait élever un hôtel superbe, qui présente sa façade toute blanche, relevée de boiseries brunes, à la caresse des brises marines. De la terrasse qu'on a poussé jusqu'à l'extrême limite du rocher, au pied duquel le flot du large vient de mourir en chantant doucement, on voit la mer s'en aller, toute bleue jusqu'à l'horizon où se cache la Corse parfumée et, sur ce vaste champ mouvant, où le soleil à peine pâli par une brume légère, laisse tomber des coulées d'or fin et presque blond, des barques passent dont les voiles blanches semblent de grandes ailes d'oiseau..." (20)

Appréhender la société urbaine des villes de la Côte d'Azur et, dans une moindre mesure, de celles de l'arrière-pays, au travers des pages littéraires inspirées par l'hôtellerie nous semble une démarche intéressante. La gamme des établissements, du garni au palace, correspond à cette population en cours d'intégration ou en perpétuel transit qui a largement transformé l'aspect et le vie de cette région. Si les romans privilégient le misérabilisme et la vie de nabab avec un goût particulier pour les trajectoires exceptionnelles : ascensions sociales et ruines financières liées aux jeux de hasard, nous pouvons aussi relever de fréquentes allusions à la vie en hôtel dans la plupart des livres qui se passent sur la Côte. Un recensement beaucoup plus complet permettrait sans doute de dégager des conclusions intéressantes.

En revanche, une étude purement littéraire d'un tel thème nous paraît vaine, car les développements, analyses, dialogues, descriptions sont trop rares et les genres auxquels appartiennent ces textes sont trop divers. Le décor hôtelier et la vie de l'hôtel intéressent l'écrivain uniquement dans le but de recréer une atmosphère. Toute description trop longue peut s'avérer un temps mort dans le récit, ce qui peut expliquer l'absence de notations architecturales dans nos exemples. Bien peu d'auteurs ont fait de l'hôtel le sujet même de leur livre, hormis Jean Lorrain avec son *Hélie*. Colette en fait, elle, l'unité de lieu de la première partie de son roman *L'Entrave*. Nous passons ainsi une nuit agitée à *l'Hôtel Impérial (l'hôtel Royal ?)* sur la Promenade des Anglais avec l'héroïne Renée Nelli. Ce sont sans aucun doute les pages les plus belles et les plus fortes écrites sur ce thème dans notre région :

"Je dormais presque, lorsque quelqu'un, dans la chambre d'à côté, rentre et claque la porte avec une brutalité indifférente. Puis deux chaussures tombent, lancées probablement d'un bout de la chambre à l'autre bout, et lourdes à croire que l'homme porte des godillots de frêne... A présent, il marche sur ces chaussettes, mais le parquet gondolé crie, sous le tapis, et je sais si le voyageur va de la coiffeuse à la table de nuit, de la table de nuit au cabinet de toilette... Dans le cabinet de toilette, contigu au mien, j'entends le tintement du verre à dents, la chute rebondissante d'un objet d'argent ou de nickel, le fracas de l'eau lâchée dans la baignoire... Hélas ! je ne puis rien ignorer des faits et gestes du voyageur attardé... J'attends, réfugiée dans une résignation dégoûtée, que le sommeil rejette au néant, pour quelques heures, l'hôte inconnu, l'X exécré à qui je souhaite la paralysie soudaine, sinon la mort... J'attends qu'il ait fini de rôder, de bâiller en rugissant, de tousser, de cracher, de tâter son gosier de baryton par des "hum !" qui font vibrer la verrerie sur ma table de chevet...

Au-dessus de ma tête, le plafond tremble sourdement sous des pas. L'autre chambre voisine s'anime de trottements menus, et d'une voix aiguë de femme agressive. Elle cause avec quelqu'un dont je n'entends pas les répliques chuchotées, on dirait qu'elle se dispute par téléphone... J'attends. J'oppose à ces vacarmes divers une immobilité de cambrioleuse, et je respire à peine, comme pour donner l'exemple du silence...

Le timbre du couloir retentit; deux fois, trois fois, dix fois, suscité par un doigt nerveux - l'ascenseur s'arrête sur un "poum" élastique qui ébranle le palier, et l'on rabat violemment le portillon de fer de la cage... C'est la nuit de l'hôtel, et ma vie, d'hôtels en hôtels, ne compte plus ces nuits désabusées, où la chute des bottines, le claquement des portes, la toux, les bruits d'étable humaine sonnent les lentes heures. Sur une pédale soutenue de ronflements, j'ai noté parfois des thèmes violents : le revolver du fou, l'abominable cri de la dame hystérique, le cauchemar râlant du joueur à Monte-Carlo... Les cloisons de papier mâché ont laissé souvent venir à moi des plaintes plus douces, les soupirs, les froissements des tempêtes amoureuses, que je troublais féroce d'une toux forcée ou d'un coup de poing dans le mur - car je suis devenue sévère à la volupté d'autrui..."

## NOTES

- (1) FITZGERALD (Francis Scott), *Tendre est la nuit*. Stock, Paris 1972. Trad, de CHEVALEY (Charlotte).
- (2) BAEDEKER (Karl), *Le Sud-Est de la France du Jura à la Méditerranée et y compris la Corse, manuel du voyageur*. Baedeker, Leipzig; Ollendorff; Paris, 189<sup>^</sup> (5ème éd.), pp. XVIII-XIX.
- (3) BAEDEKER (Karl), *Idem*, p. 309-
- (4) WEBER (Eugen), *Fin de siècle, la France à la fin du dix-neuvième siècle*. Fayard, Paris, 1986, p. 231.
- (5) SAMOZWANIEC (Magdalena), *Maria i Magdalena*. Glob; Szczecin, 1987, t.I, P. 191.
- (6) DESANTI (Dominique), *Les Clés D'Elsa*. Ramsay, Paris, 1983, p. 299-sq.
- (7) CONTY (H.A.de), *Paris à Nice : Marseille, Hyères, Cannes, Monte-Carlo, Monaco*. Conty, Paris, 1892 (2ème éd.), p. 35.
- (8) *Nice sans voiles, guide satirique pour la saison de 1914*. Imp. Du Sud-Est, Frey et Trincheri, Nice, 1913. P- 30.
- (9) Cité in LATOUCHE (Robert), *Histoire de Nice. Ville de Nice*, 1954, t.2, p. 150.
- (10) RICHELMI (Pierre), *Essai sur les agréments et la salubrité du climat de Nice*. Canis, Nice, 1822, pp. 29-30.
- (11) LA LANDE (Joseph Jérôme Le Français de ), *Voyage en Italie (...)*. Desaint, Paris, 1786 (2ème d.), p. 360.
- (12) STEINBRUCK (J.H.T.), *Neuf jours de voyage en voiture en Provence*. Imp. anglo-française Malvano-Mignon, Nice, 1881, pp. 8-9.
- (13) LIEGEARD (STephen), *La Côte d'Azur, librairies-imprimeries réunies*, Paris, 1894, P. 254.
- (14) PRAX (Maurice), *Sur les bords de la Riviera*. Montaigne, Paris, 1933, pp. 148-149.
- (15) LARTIGUE (Jacques-Henri), *J.H. Lartigue, l'émerveillé*. Stock, Paris, 1981, p.282, p. 284.
- (16) REVAL (Gabrielle), *Au Royaume de printemps*. Mirasol, Paris, 1913. PP. 3-4.
- (17) MAREZE (Jean Carco, pseud.), *L'Apprenti gigolo*. Editions de France, P. Editions de France, Paris, 1931. PP- 1-2.
- (18) LORRAIN (Paul Duval, pseud. Jean), *Hélie, garçon d'hôtel*. Ollendorff, Paris, 1908, pp. 41-43.
- (19) DURANDY (Dominique), *Petits feuillets, 2ème série*. Impr. spéciale du Petit Niçois, Nice, 1908, p. 61.

(21) COLETTE, *L'Entrave*. Flammarion, Paris, 1974, pp. 35-36.